

# ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Patrick Voisin

Le 23 septembre 2022

## **Discours de bienvenue de Monsieur Marc Bélit Président de l'Académie de Béarn**

Monsieur le professeur, cher Patrick Voisin,

Je commencerai par dire simplement qu'il me semble qu'en vous recevant, l'Académie s'honore d'avoir choisi une personnalité qui en tous points possède les qualités académiques : le haut savoir, l'urbanité, l'humanisme et une virtuosité rhétorique qui aurait pu enchanter nos anciens. Vous allez apporter beaucoup à notre assemblée, j'en suis certain.

Les Grecs disait Nietzsche aimaient les beaux discours, cela tombe bien, les académiciens aussi, même si certains les préfèrent brefs, mais lorsque celui qu'on accueille nous vient de l'enseignement du grec ancien et se soumet à l'exercice du discours de réception, c'est pour nous l'occasion de célébrer ce qui est notre usage et plaisir : « la conversation académique » qui fait l'ordinaire de nos séances privées. Mais comme celle d'aujourd'hui est publique et juste un peu plus solennelle, nous ne dérogerons pas à l'usage de l'éloge rhétorique.

\*\*\*

Vous recevoir ici est donc un plaisir et un honneur. C'est aussi l'occasion de célébrer l'un des plus beaux métiers du monde, celui de professeur, c'est-à-dire de passeur de langue et de culture et par chance, l'intitulé de votre métier est exactement celui-là. Vous êtes « Professeur de langues et de cultures de l'antiquité ». Cet intitulé qui depuis 2007 remplace celui de professeur de lettres classiques, a le mérite d'être plus explicite. Car c'est bien de cela dont nous allons parler : langue et culture, nous sommes au cœur des enjeux culturels de notre temps.

Raison de plus pour nous pencher sur ce qui a fait le fond de notre culture et de notre civilisation, et de nous demander avec vous, si ce fond, ce socle, cet « *arché* » comme disaient les Grecs, est épuisé, oublié, aboli, déconstruit comme on l'entend parfois, où s'il y en encore des veilleurs, des transmetteurs, des professeurs au travail qui en entretiennent l'usage et le souvenir.

Mais il n'y a pas qu'eux.

Le poète et cinéaste Pier Paolo Pasolini a écrit ceci dans ses cahiers de Turin : « *nous sommes peu nombreux, mais en nous, il y a Athènes* ». Voilà qui donne à penser. En nous, il y a Athènes, et Rome aussi et Jérusalem sans doute, en d'autres termes, il y a un passé commun, une mémoire, une histoire, une littérature, une culture.

Maintenant, ce passé commande-t-il encore un avenir, c'est toute la question.

Cependant, vous et vos semblables, les professeurs de langues et cultures anciennes, professeurs de philosophie, de théologie, de latin et de grec, vous n'êtes plus très nombreux, vos étudiants non plus, mais vous êtes comme des trésors vivants, ceux qui peuvent encore faire entendre la parole et l'enseignement des anciens, ceux de l'Académie, encore une invention grecque, soit dit au passage : Aristote ou Platon, Pindare et Eschyle, mais aussi Lucrèce et Cicéron, Tacite ou Properce.

Où ces noms résonnent-ils encore ? Où leur pensée est-elle encore enseignée aujourd'hui ? Dans vos cours chers professeurs, dans votre entourage, dans vos travaux et non dans ces citations tronquées qu'on utilise en fin de banquet comme fleurs fanées de rhétorique et encore de moins en moins, depuis que les pages roses du petit Larousse ont disparu au fil des éditions successives.

Vous comprendrez alors, l'attention et l'intérêt que l'Académie de Béarn vous porte cher impétrant qui arrivez à la tribune comme au « pronaos » avant d'atteindre « le naos » du temple.

\*\*\*

Et puisque la métaphore du temple m'y engage, je voudrais devant l'assemblée évoquer brièvement votre parcours. Comment en êtes-vous venu à ce métier, à cette passion pour le monde antique. Je vous ai posé la question, et la réponse ne m'a pas surpris : « par un professeur exceptionnel qui enseignait le latin-grec en seconde à Bordeaux » m'avez-vous confié.

Voilà la pédagogie, un passage, fondé sur l'écoute et l'admiration qui fait que l'on met ses pas dans les pas d'un qui vous précède et qu'on appelle depuis la haute antiquité du beau nom de maître, et celui qui suit son exemple du nom de disciple. Quant à l'enseignement donné, ce sera la discipline, et si on désigne plutôt dans nos états laïques le disciple du nom d'élève on n'a pas oublié que ce mot désigne une élévation ; par l'enseignement, on élève. Premiers pas vers la culture, premiers apprentissages des mots, ce « parler en langues », qui fonde la culture.

Mais cela est bien beau d'apprendre, il y manquera toujours quelque chose de vécu tant qu'on n'aura pas fait l'expérience d'un voyage au pays des commencements, tant qu'on n'aura pas mis ses pieds sur les routes de l'antiquité, fût-ce avec ce merveilleux viatique que ceux de notre génération ont tous connu, le livre de Jacques Lacarrière : « l'Été grec » que tant d'étudiants en fin d'études et de touristes ont mis dans leur sac de voyage.

\*\*\*

Mais, vous, comment êtes-vous devenu amoureux de la culture antique ?

J'ai jeté un coup d'œil à votre biographie et j'y ai reconnu le parcours du mérite : études au Lycée Montaigne de Bordeaux, Licence et maîtrise en lettres classiques (Bordeaux III), I.P.E.S , ce concours d'élèves professeurs qui permit à beaucoup de vos semblables de se maintenir dans les études par leurs propres moyens, - ceci n'est pas un

détail -, puis le CAPES et l'Agrégation de grammaire (pas la plus facile comme on sait).

Poursuivons : professeur agrégé à Bordeaux, puis à Rochefort, puis à Pau au Lycée Louis Barthou depuis 1990. Dans ce lycée même, vous deviendrez professeur de première supérieure dès l'année 1994 en Hypokhâgne et en Khâgne, jusqu'à votre retraite prise récemment. Une chose me frappe : le mérite dans la promotion, puis la constance et la fidélité.

Vous avez choisi le Lycée le plus prestigieux de la ville, vous y avez exercé votre magistère avec succès, vous avez envoyé nombre d'étudiants vers la rue d'Ulm et ailleurs. Vous comptez pour la cité et pour l'Académie qui vous accueille. Votre place est d'évidence parmi nous.

\*\*\*

Dois-je parler de vos travaux et de vos titres ? Je vais le faire mais vous me pardonnerez, le curriculum vitae des universitaires a une particularité, il est aussi long que l'annuaire de la poste, plus intéressant certes, mais si je vous en infligeais la lecture, nous y serions encore demain. Vous le trouverez donc sur site et je m'en tiendrais à l'essentiel.

Outre vos activités d'enseignant, vous avez exercé des activités de conseiller pédagogique en France et à l'étranger, vous avez été membre de nombreux jurys de concours, Capes, Agrégation comme concours des Mines-Ponts, vous avez exercé de nombreuses responsabilités associatives : siégeant au bureau des agrégés de l'Université et quantité d'autres associations, secrétaire de la revue « *Vita latina* » ou membre de la société internationale des amis de Cicéron etc...

Mais venons-en aux publications liées à vos travaux personnels qui disent encore mieux vos mérites. Je distinguerai plus particulièrement un livre dont on parlera plus loin car il montre l'étendue de votre culture et l'originalité de votre vision, c'est « *Il faut reconstruire Carthage. Méditerranée plurielle et langues anciennes* » paru chez l'Harmattan en 2007. Vous avez aussi écrit « *la Germanie de Tacite* » dont vous avez fait la traduction latine, et la présentation chez Arléa en 2009, une belle réflexion sur l'histoire dans sa dimension morale et politique de Rome confrontée à la notion de barbarie. Ou ceci encore : « *EcolO, Écologie et environnement en Grèce et à Rome* » aux

éditions des Belles Lettres en 2014. On voit l'étendue de vos réflexions dans ce domaine.

Vous conduirez aussi des recherches et des publications collectives dans le domaine littéraire, je donne quelques titres : « *relire Rachid Mimouni entre hier et demain* », « *Réinventer la brachylogie (une figure de concision dans le style) entre dialectique, rhétorique et poétique* ». « *Définir les territoires de la brachylogie* », « *Valeur de l'œuvre littéraire entre pôle artistique et pôle esthétique* ». « *Ahmadou Kourouma entre poétique romanesque et littérature politique* ».

Dans le domaine du latin et de la culture antique : « *loi des dieux, loi des hommes* », « *l'espace dans l'antiquité* », « *l'art du discours dans l'antiquité : de l'orateur au poète* » ; « *figures de l'étranger autour de la méditerranée antique* », « *langues et cultures de l'antiquité* », et quantité d'autres contributions à des ouvrages collectifs dont j'extrait deux éléments car ils montrent aussi l'ampleur de votre curiosité : l'un d'eux porte sur Louis Barthou : « *un homme de lettres oublié, les raisons de l'oubli* » ; ouvrage édité par J-F Saget en 2013, l'autre est cet étonnant et épais ouvrage que vous avez consacré aux « *mille mots des mets et des vins* » avec Françoise Argod-Dutard que vous êtes venu présenter dans l'une de nos conversations académiques l'an passé. Pardonnez ce survol dont je n'ai extrait que quelques éléments remarquables parmi tant d'autres, mais il donne une idée de vos travaux et recherches.

\*\*\*

C'est que je veux en revenir à notre conversation et aux confidences que vous m'avez faites lorsque je vous ai demandé ce qu'il en était de la Grèce ou de Rome en vous, intimement, ce qui vous faisait vibrer à ces évocations.

Pour la Grèce m'avez-vous dit, indéniablement c'est le temple qui est pour moi le symbole. Vous avez raison, l'historien et critique d'art du siècle dernier : Henri Focillon disait que « *la Grèce sans le temple ne serait qu'un lumineux désert* ». J'ai évoqué tout à l'heure le naos et le pronaos à dessein sachant bien que, même dans la ruine que tout voyageur a sous les yeux, dès lors qu'il les lève vers les colonnes d'un temple Grec, ce qu'il voit, c'est un édifice original qui donnera au vocabulaire occidental sa règle d'or et à l'architecture ses fondamentaux longtemps. Un de mes amis avait cette formule qui sent

sa khâgne : « *le temple au travers de ses colonnes est un collimateur ontologique* » ! En lui, l'être advient dans le paraître comme disent les phénoménologues.

À ma question de savoir s'il y avait un temple plutôt qu'un autre qui vous parlait, vous m'avez répondu sans hésiter : celui de Cap Sounion.

Ce temple dorique a une particularité, il est contemporain du Parthénon et dédié au dieu des vagues Poséidon. Il domine la mer de plus de 60m à l'extrémité de ce cap de l'Attique connu de tous les marins qui croisent en mer Égée. « *J'aime la terre vue de la mer m'avez-vous dit* » en guise d'explication, une réponse qu'Homère aurait pu mettre dans la bouche d'Ulysse. On comprendra pourquoi plus loin lorsque vous vous définirez davantage comme l'homme du large que celui de l'ancrage.

Et comme j'insistais sur ce point vous avez consenti à me dire que le lieu qui illustrerait peut-être le mieux l'idée de la Grèce à vos yeux, ce serait Delphes, encore un lieu mythique, sacré et la statue qui en incarnerait l'esprit : l'Aurige de Delphes, l'une des plus belles statues connues du monde grec. L'Aurige, l'*héniokhos*, celui qui guide. L'étonnant hiératisme de cette statue en toge plissée qui se tient les pieds parallèles sur un char tiré par des chevaux dont il ne reste que des rênes brisées en sa main droite, est connu de tous. La beauté de son visage et son regard préservé, font que ceux qui l'ont vue ne l'oublient jamais. Vous auriez pu dire tant d'autres choses, mais le fait que vous ayez dit cela spontanément vous situe.

Le temple, le lieu sacré, la mer, les roches et la statue d'un homme qui conduit un invisible char. Un homme qui conduit dont on ne conserve que le regard. Pas mal pour un enseignant qui est avant tout un guide même si en ses mains, lui aussi, ne tient que des fragments de rênes et qu'il lui faut faire imaginer le char romain ou grec par la force évocatrice de son enseignement.

\*\*\*

Et Rome alors ? Quels sont les lieux où se sont fixés vos amours pour Rome et le monde latin vous ai-je demandé ? Votre réponse m'a surpris dans un premier temps lorsque vous m'avez avoué que les sites romains ne vous avaient pas ébloui de la même manière et que votre lien au monde romain, il fallait le chercher plutôt dans la littérature.

Lucrèce d'abord par sa relation avec la nature jusque dans une dimension que nous dirions écologique, son lien avec Épicure et ce sentiment d'appartenir à un grand Tout, Tacite ensuite dont vous traduirez « *la Germanie* » en raison de sa réflexion sur l'histoire, la morale, l'éthique et la politique et puis Properce, le grand poète élégiaque du 1<sup>o</sup> siècle avant J-C, le contemporain de Virgile et d'Ovide, l'un de ceux qui surent faire passer la sensibilité hellénistique dans l'élégie latine.

En savons-nous assez pour mieux vous connaître ?

Sans doute pas, mais nous pouvons entrevoir ce à quoi dispose votre sensibilité artistique et littéraire et par quels travaux et lectures vous êtes passé, pour souligner comme vous le faites avec d'autres, que les Romains en fin de compte ont démontré la capacité qui fut la leur de reprendre l'héritage Grec mais aussi Celtique et Gaulois et ont su l'assimiler. (« *la Grèce domptée, dompta ses féroces vainqueurs et fit entrer les arts dans la Latium sauvage* » : on connaît ses classiques). C'est sans doute là qu'on va mieux comprendre votre évolution et votre synthèse dans l'approche de l'antiquité gréco-romaine. Mais vous allez nous éclairer sur ce point capital.

\*\*\*

En attendant, revenons à votre parcours lui-même : l'enseignement et la transmission des langues et de la culture. Nous sommes au cœur de la préoccupation contemporaine sur le sujet qui porte sur ce qu'on appelle la culture générale, ce socle de valeurs et de références communes qui nous lie et dont le pivot est l'école, l'enseignement comme on dit de manière plus vague. Mais l'école, la « *schola* » des latins ou la « *skholé* » grecque encore davantage, c'était tellement mieux. L'école à un bout, l'Académie à l'autre ; vous voyez où je veux en venir. Au fond on n'a rien inventé de mieux que le maître d'école en quelque sens qu'on l'entende, en compréhension comme en extension du terme. Notre enseignement a donc gardé dans son cœur ce lien étroit qui commence à l'antiquité.

Alors je souligne à nouveau que depuis que l'intitulé de votre fonction est passé de « professeur de lettres classiques » à celui de « professeur de langues et cultures de l'antiquité », le programme est bien mieux défini. Langues et cultures, évidemment le (s) du pluriel affaiblit un peu le sens de la culture antique, mais je n'insiste pas, je vous sais

attaché à la pluralité, vous êtes de votre temps. En tout cas, langues et cultures c'est tout un.

Les cultures dans ce qu'elles ont de plus élevé, sont le résultat de l'épanouissement de leurs langues, et plus leur langage est élaboré, plus la culture est complexe.

\*\*\*

« *En nous, il y a Athènes* » dit Pasolini. Belle image, tant que nous sommes capables d'entendre dans l'archéologie, dans l'archétype, dans l'archive, l'archange que sais-je, « *l'arché* » grec qui dit l'origine et la provenance. Tant que nous nous souvenons encore de Rosa, rosa, rosam/ rosæ, rosæ, rosa / même si c'est grâce à la chanson de Jacques Brel (qui entre nous était un cran au-dessus du rap), rien n'est perdu, car le fil qui nous relie aux origines de la grammaire latine n'est pas rompu.

Mais que nous commencions à renoncer à cette liaison entre langue et culture comme je viens d'apprendre que c'est le cas dans certaines universités américaines, (l'université de Princeton est de celles-là) ou que nous renoncions aux épreuves de culture générale comme c'est le cas à Sciences Po et comme c'est en projet pour les concours de la haute fonction publique, au motif que ce serait une raison de discrimination sociale, cela doit nous alerter. C'est comme si Victor Hugo ou Aristote appartenaient aux classes aisées et que cela crée une injustice de plus de les enseigner. Que dis-je une injustice, une discrimination, car ce sont là les termes de la vulgate contemporaine.

Je sais votre conviction à ce sujet et votre belle idée de reconstruire au contraire une nouvelle entité culturelle euro-méditerranéenne par exemple, non en effaçant ce qui élève mais en montrant l'unité profonde des langues antiques au-delà du tronc gréco-latin, comme matrice d'un nouvel élan des langues et des cultures pour un avenir commun en particulier dans ces cités dites dangereuses ou perdues où vit une population d'origine méditerranéenne à laquelle nul avant vous ne songea à enseigner le latin.

Vous en parlerez sans doute mais je vais juste en dire un mot pour vous inciter à le faire.

\*\*\*

J'en viens donc à ce qui me paraît être votre travail de référence, ce livre que vous avez consacré à Carthage sous le titre qui sonne comme une réponse à ce slogan que tout élève de latin ou d'histoire a entendu



une fois et qu'on attribue à Caton l'Ancien: « *Delenda est Carthago* » ; il faut détruire Carthage. Les guerres puniques, il est vrai ont largement occupé les Romains pendant plus d'un siècle.

Votre ouvrage s'intitule : « *Il faut reconstruire Carthage* ». Vous nous direz pourquoi, mais je relève que pour vous, ces langues que l'on dit mortes sont avant tout des langues de culture ; nos langues de culture dont découlent nos langues modernes et bien des idiomes ou langues vernaculaires qui ont la même origine (les langues romanes par exemple). Je relève aussi que pour vous, il y a une façon ludique de les enseigner, on en revient toujours au fond grec de la « *skholé* » qui associe le loisir, le plaisir et la connaissance désintéressée et ajoutons aussi, la communauté de culture. Tant il est vrai que ces langues sont peut-être le plus grand facteur d'intégration possible et souhaitable aujourd'hui où nous n'avons affaire qu'à des affrontements culturels, à des minorités tyranniques, et à des combats identitaires sans issue. En d'autres termes, qu'il y a une intégration possible par le haut et que les langues anciennes ne sont pas condamnées au latin de sacristie ou de célébration, du reste abandonnés par l'Église elle-même. Enfin qu'il y a un grand projet éducatif et pédagogique possible qui ne demande qu'à être lancé.

\*\*\*

On voit à quel point l'enseignement de professeurs tels que vous ont pu être précieux en Béarn, et je finirais par là. Le Béarn justement. Vous m'avez confié, je vous cite : « *je suis passé par la Grèce, par Rome et par Carthage, et je suis revenu m'installer en Béarn* ». Sans doute pour nous parler de la culture et des langues anciennes, mais aussi des arts de la table et des vins dont on sait que les anciens étaient fort amateurs.

\*\*\*

Je n'ai donc qu'une chose à ajouter : bienvenue parmi nous monsieur l'Académicien Patrick Voisin, vous y aviez votre place, elle vous est officiellement attribuée aujourd'hui et c'est un plaisir pour moi de passer ce cordon à la marguerite emblème de notre Académie, autour de votre cou.

M.B.

\*\*\*\*\*

## **Discours de remerciements de Monsieur Patrick Voisin, nouvel académicien**

Les usages d'une cérémonie de réception telle que celle qui nous rassemble, mêlant sociabilité, solennité et rhétorique, veulent que la personne intronisée, dorénavant confrère de ses pairs, exprime l'honneur qui lui est fait à la fois par l'académie qui a bien voulu l'élire pour qu'il fît partie des siens et par celui ou celle qui a choisi de la parrainer, mais aussi le plaisir qu'elle éprouve à entrer dans une société qui, même si elle n'a pas pour devise le Fay ce que voudras des Thélémites dans l'utopie du Gargantua de Rabelais, lui ouvre la possibilité de s'épanouir davantage intellectuellement. Il va sans dire que ce propos liminaire s'applique à vous, Monsieur le Président de l'Académie de Béarn, et à vous, mesdames et messieurs les Académiciens.

\*\*\*

Mais ce serait trop peu au regard de ce que je ressens profondément aujourd'hui. En effet, le 24 avril 1924, en fondant l'Académie de Béarn, Georges Sabatier, Pierre Lasserre, Gaston Mirat et Louis Barthou voulurent qu'il y eût en Béarn une académie sur le modèle de l'Académie française créée le 29 janvier 1635. Nous pourrions nous arrêter à cette noble filiation qui renvoie au cardinal de Richelieu et à la bonne garde du dictionnaire de la langue française, mais ce serait oublier que la toute première académie, dont l'Académie française elle-même se veut héritière, a été fondée par Platon dans les jardins d'Akadémos à Athènes en 387 av. J.-C.

Ainsi, lorsque le président de l'Académie de Béarn se trouve être un professeur de philosophie, et qu'il vous parraine, l'on ne peut qu'avoir le sentiment d'être reçu, dans une résurgence de cette lointaine académie antique et au nom de la tradition, par un scholarque du lointain maître. Entrer dans une académie bientôt centenaire et y être accueilli par vous, cher Marc Bélit, est donc, bien plus qu'un honneur

et un plaisir, la réalisation d'un aboutissement pour le professeur honoraire de grec

ancien et de latin que je reste, à l'issue d'une carrière menée de 1976 à 2017, sous la lourde charge d'enseignement qui incombe à un professeur de lettres classiques de transmettre les langues et littératures françaises, grecques et latines ; vous remercier serait trop faible ; je vous en suis extrêmement reconnaissant et très obligé.

Le 7 juillet 2015, lorsque vous avez été vous-même reçu à l'Académie de Béarn, vous avez en quelque sorte créé une « jurisprudence Bélit » sous laquelle ma réponse et mon propos d'aujourd'hui se placeront : « Les premiers mots qu'on vous adresse en pareille circonstance », disiez-vous, « sont le plus souvent agréables à entendre mais, si accepter les termes de l'éloge relève de la politesse due à ceux qui vous font l'honneur de vous accueillir, en revendiquer les termes pour soi serait imprudent, tant l'éloge dépasse la valeur et met à mal l'estime de soi soudain sollicitée trop avant ».

Il y a pourtant du vrai dans les éléments que vous avez retenus de ma carrière et de notre conversation en amont de votre discours. Et je vais m'efforcer, même si vous n'êtes pas Épicure ni moi Lucrèce, de « poser mes pas dans vos pas », comme l'écrit le philosophe latin, pour faire le trajet ensemble, sans prétendre pour autant construire un chant amébéé.

\*\*\*

C'est probablement le résultat du questionnement que vous posez fort judicieusement en premier, cher Marc Bélit, mais, depuis quelques années, mon travail de réflexion et d'écriture s'est reporté sur la littérature générale, plus précisément dans le domaine de la théorie littéraire : qu'est-ce que la valeur d'une œuvre littéraire ? une œuvre engagée peut-elle ne rien perdre en qualité strictement littéraire ? comment peut exister une écriture du bref dans une œuvre caractérisée par la longueur, Proust par exemple ? en quoi consiste l'opération de la relecture ? y a-t-il la possibilité pour l'écriture poétique d'œuvrer dans des humanités environnementales ?

C'est la conséquence d'un enseignement dans les classes préparatoires du lycée Louis Barthou, entre 1994 et 2017, où le cours de littérature française a pris le dessus sur celui de langue et culture latines, les deux enseignements qui m'étaient confiés. Je n'ai jamais eu à baisser le

niveau de mon cours de littérature française ; au contraire je le

renforçais tous les ans par mes lectures. En revanche, alors qu'autour de l'an 2000 je réutilisais sans rencontrer le moindre obstacle auprès de mes élèves de première année les préparations que je faisais pour interroger les candidats aux agrégations de grammaire puis de lettres classiques quatre années d'études au-dessus, j'en suis venu, dix ans plus tard, à devoir limiter mon cours à l'apprentissage de la langue latine que naguère, vers 1990, je consacrais à des élèves de 2<sup>nd</sup> cycle, dont votre fils Hugo, cher Marc Bélit. Quelle chute vertigineuse ! Effectifs, niveau, culture... Le cours doit être épanouissant pour les élèves, mais également pour le professeur, afin que celui-ci donne le meilleur de lui-même – on l'oublie trop souvent. Je vous laisse deviner le relatif ennui qui, sans pour autant nuire à la mission, remplaça la ferveur vécue pendant tant d'années auparavant ; les élèves n'y étaient pour rien et mon rôle n'était pas de jouer avec eux à comme si on faisait du latin. C'est l'évolution d'un système qui s'est effondré, même s'il en est qui, tel Démocrite, préféreraient se crever les yeux pour ne pas affronter le spectacle de la réalité. On s'émeut de l'effondrement en maths... on ne le fait pas pour les langues anciennes et la culture antique, excepté ceux qui sont au plus près du problème.

Le sursaut auquel on aurait pu assister il y a cinq ans, dans le prolongement de la réforme de la filière littéraire qu'avait initiée François Bayrou quand il fut ministre, avec la volonté de Jean-Michel Blanquer de mettre les langues anciennes au premier plan, afin de mieux maîtriser la langue française et de donner un socle culturel solide – j'ai participé à une commission ministérielle en ce sens, qui a produit des éléments didactiques sur éduscol –, ce sursaut donc n'a pas eu lieu et la cancel culture fera le reste, avec la crise du recrutement de vrais professeurs de lettres maîtrisant leur sujet, excepté dans l'enseignement privé qui devient le gardien des humanités. Même l'École Normale Supérieure est atteinte de ce mal, sans parler de la refonte d'épreuves du concours devenues trop difficiles pour les candidats d'aujourd'hui. Et tel candidat brillantissime que j'ai interrogé en 2002 à l'agrégation de lettres classiques en latin, actuellement au C.N.R.S., auteur d'ouvrages remarquables sur Lucrèce et Marc-Aurèle, Pierre Vesperini, écrit aujourd'hui un essai *Que faire du passé ?* dans lequel il prend ses distances avec la culture européenne reposant sur le socle antique. Je serai peut-être sévère, mais je crois qu'enseigner les langues anciennes comme j'ai eu la

chance et le bonheur

de le faire de 1976 à... disons 2006 n'est plus possible partout. Mais je connais beaucoup de collègues qui combattent avec conviction, au quotidien, pour que survivent et vivent les humanités classiques.

\*\*\*

Je me propose de prolonger cette réflexion en vous disant en quoi j'ai pu être un passeur de langue et de culture tout au long de mon parcours de professeur – je n'aime pas le mot « enseignant » et j'abomine celui de « prof ». Comment la profession de « professeur » peut-elle être respectée comme elle l'a été, alors que les professeurs se désignent parfois eux-mêmes comme « profs » et se laissent désigner ainsi par la société et même par leur ministre. Prof c'est un personnage de Blanche-Neige, sympathique certes, mais peu sérieux puisqu'il inverse les mots et se trompe en parlant; qui lui confierait ses enfants? Au lieu que le professeur est parfois un géant, tels ceux qui restent dans nos mémoires d'enfants et d'adolescents devenus adultes, reconnaissants pour ce qu'ils ont appris d'eux.

C'est d'ailleurs ce parcours que vous m'attribuez et je le revendique : j'ai été élevé – au sens que vous dites –, dans l'instruction qui est la mission de l'école – là où l'éducation est celle de la famille –, par beaucoup de professeurs, mais surtout par quelques maîtres dont je puis dire que je suis resté leur disciple en pensant à eux dans ma pratique de transmission du savoir : celui qui a donné l'envie d'enseigner les lettres à l'enfant déjà passionné par le monde gréco-romain, Louis Deluga, de la 2<sup>nde</sup> à la terminale ; du lycée je ne retiens que lui, il est la clé de voûte, il m'a donné la vocation ; puis, à l'université, André Balland en latin, Jacques Menaut en grec, Paul Burguière et Lucienne Deschamps en philologie, qui m'ont dirigé vers l'étude des langues indo-européennes et l'agrégation de grammaire, ainsi que Bernard de Saint-Girons et Georges Buisson en littérature française, pleins d'exigence et cependant humains ; enfin, un professeur de khâgne avec qui j'ai interrogé en concours, au XX<sup>ème</sup> siècle, mon aîné de vingt ans, Michel Évieux, mon modèle pour expliquer la littérature. Ce sont mes références – étymologiquement ceux vers qui je me suis toujours retourné pour mieux avancer.

Je ne gloserai pas le rappel que vous avez fait de ma carrière et de mes publications, cher Marc Bélit ; en revanche, je crois nécessaire de

souligner avec vous ce qui en a été la charpente, voire la poutre maîtresse. Je fus d'abord helléniste, je suis devenu latiniste, puis j'ai ouvert mon regard à la Méditerranée entière, et sur l'autre rive j'ai découvert Carthage. C'est ainsi que je suis arrivé à l'essai que vous avez mentionné, moins un travail académique tel que ceux que j'ai publiés et co-publiés ensuite qu'une réflexion personnelle sur l'enseignement des langues et cultures de l'Antiquité : Il faut reconstruire Carthage : Méditerranée plurielle et langues anciennes.

\*\*\*

Il y eut pour moi à l'époque du lycée, à travers les livres, ce que les romillistes, dans le prolongement de Jacqueline de Romilly, appellent « le miracle grec » : l'admiration quasi béate pour le monde grec antique. Fort en thème grec, j'ai ensuite été happé physiquement par la Grèce à l'époque où le pays se libérait du pouvoir des colonels, en 1974, été de mon premier voyage en Grèce : époque ébouriffante où Grèce ancienne et Grèce moderne se mélangeaient : Theodorakis joué et chanté dans les tavernes de Plaka sur les flancs de l'Acropole et au théâtre d'Hérode Atticus. Le temple du cap Sounion, les vestiges de Mycènes, le palais du Minotaure à Cnossos, l'Athéna pensive du musée de l'Acropole, l'Aurige du musée de Delphes et le temple d'Apollon, au pied des roches Phédriades rougeoyantes et de la source Castalie, donnaient une perspective concrète à l'étude des tragiques grecs renouvelée alors par les travaux de Pierre Vidal-Naquet et de Jean-Pierre Vernant, qui sortaient la Grèce antique de l'approche empathique pour l'étudier avec de nouveaux outils permettant de connaître les sociétés. Je lisais L'Été grec de Jacques Lacarrière et je connaissais presque par cœur le recueil Grécité de mon poète grec préféré, Iannis Ritsos. Et, à Bordeaux, Sigma proposait les mises en scène d'Andrei Serban en grec ancien ! Le latin et Rome n'étaient alors que complémentaires dans le travail du futur professeur de lettres classiques.

\*\*\*

Mais vint, avec les premières années d'enseignement, avec l'âge qui modifie la personnalité de l'être et avec l'approfondissement de l'héritage

de Rome, le temps du sevrage, forcé par la distribution annuelle des emplois du temps où le grec était réservé aux professeurs chenus. C'est ainsi que j'ai commencé à aimer la puissance romaine, sa capacité à

assimiler tout ce que les autres peuples créaient de meilleur et à bâtir son hégémonie par une romanisation intelligente, en Afrique du Nord par exemple. Rome ne m'a pas apporté les mêmes émotions fortes que la Grèce, car je connaissais déjà la Grèce, mais Rome c'était carré ! Ce fut un travail de raison succédant aux élans du cœur. Que serait en effet devenue la Grèce si Rome n'avait pas continué à faire exister, pour à son tour l'enrichir, la culture grecque : la philosophie, la rhétorique, les genres littéraires, la langue même ? Sans parler de nouveaux procédés de construction qui ont permis de consolider des vestiges que la Grèce seule n'aurait pu laisser sans les apports des Romains. Finalement, les cités grecques n'avaient pu donner naissance à la Grèce, la démocratie n'avait pu s'imposer définitivement, Alexandre avait échoué par ubris « démesure », laissant un monde grec sans vraie unité et encore jeune se dissoudre en royaumes qui n'avaient plus rien de grec. Au contraire, Rome, par son choix de la République, entre 509 et 27 av. J.C., là où tout s'est construit, par ses valeurs cardinales, par son caractère stoïcien, par son fondement rustique, celui du paysan-soldat, par ses conquêtes successives matérialisées par la pieuvre de son réseau routier, forçait mon admiration et c'est la littérature latine que j'ai finalement approfondie, dans le 2<sup>nd</sup> cycle d'abord, à Rochefort-s/mer, mon premier poste, puis dans les classes préparatoires littéraires du lycée Louis Barthou, mon second poste, à raison de neuf heures par semaine, ainsi qu'au long de neuf sessions du concours de l'agrégation avec le thème latin et l'interrogation orale sur auteurs. Tacite, dont j'ai traduit La Germanie, et Properce s'ajoutèrent plus particulièrement aux évidences que sont Cicéron, Virgile, Tite-Live et Sénèque. Et puis il y a Lucrèce et son invitation à considérer les spectacles terrestres à distance et avec recul, au début du chant II de son *De natura rerum* !

\*\*\*

Vous avez noté cela, cher Marc Bélit, comme un élément qui caractérise ma personnalité, et c'est effectivement le point de départ de ma troisième période : déterritorialiser... pour mieux étudier le système

des cultures de la Méditerranée antique, ne plus envisager ce qui différencie et ce qui oppose – par exemple les clivages Grecs/Barbares, Grecs/Romains, Romains/Barbares –, mais ce qui rapproche : les relations commerciales et les échanges culturels qu'elles apportèrent dans la triangulation constituée par les Grecs, les Romains et les

Carthaginois ou Poniques. Le virage suivant a donc eu lieu en 2006, sans que je ne m'y attende. Stimulé par l'admission de la première élève de la khâgne du lycée Louis Barthou à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, en tant que latiniste débutante, une jeune marocaine berbère, originaire du Rif, j'ai commencé à écrire un ouvrage d'ordre didactique pour montrer comment le latin et le grec constituaient linguistiquement et culturellement le socle de notre société européenne, plus particulièrement dans le cadre d'une école de plus en plus ouverte à des élèves ayant dans leur milieu familial d'autres références culturelles et religieuses. Mais, alors que je m'apprêtais à transmettre un message assez traditionnel de professeur de lettres classiques prônant l'apprentissage et l'étude du grec ancien et du latin, j'ai fait œuvre de professeur de langues et cultures de l'Antiquité, car les lettres classiques n'ont toujours impliqué que le latin et le grec, alors que la notion de langues et cultures de l'Antiquité ouvrait la porte à d'autres langues et d'autres cultures de la Méditerranée antique, celles de la rive sud en particulier ! C'est cette expression qui a été reprise par l'inspection générale et le ministère dans les descriptifs d'études à partir de 2007, même si les concours sont restés des concours dits « de lettres classiques » ainsi que les postes attribués.

\*\*\*

Mon essai s'est alors proposé de « reconstruire Carthage » pour répondre à la sentence célèbre de Caton : « Il faut détruire Carthage ». Contre l'identitaire exacerbé du Romain et pensant aux larmes que Scipion lui-même versa devant Carthage détruite par le feu et le sel, j'ai préféré proclamer la nécessité de refonder autour des langues et des cultures de l'Antiquité le dialogue des cultures qui avait fait la grandeur de Carthage au IV<sup>e</sup> siècle ; de manière métaphorique, c'était tenter de reconstruire l'espace méditerranéen, du mare nostrum à l'Union pour la Méditerranée de l'époque, c'était refonder l'Antiquité méditerranéenne comme « avenir de nos origines », c'était réinventer la carte complète des

langues de la Méditerranée antique et réécrire les modalités de l'enseignement des langues et des cultures de l'Antiquité méditerranéenne, c'était étudier les liens étroits, linguistiques et culturels, qui ont existé entre les langues majeures, grecque et latine, et les autres, la libyque, la punique, la berbère, pour s'en tenir à



l'Afrique du Nord.

Carthage, dans cette Afrique du Nord d'où proviennent de plus en plus d'élèves dans notre école d'aujourd'hui, offrait une culture, une histoire et des langues oubliées par les lettres classiques, hégémonie gréco-romaine oblige. Je souhaitais poser les bases d'une culture plus ouverte pour tous les élèves sur leurs racines communes à redécouvrir, au sein de l'Europe et surtout entre les deux rives de la Méditerranée ; je voulais proposer les premiers éléments d'un dialogue partant d'éléments culturels communs propres à rapprocher les deux rives, de même que les conditions d'une meilleure compréhension d'autrui et de soi par une expérience de secondarité culturelle. Car une large partie de l'histoire des langues anciennes est antérieure aux religions qui ont opposé, opposent et s'opposent, dans leurs radicalismes extrémistes du moins. À l'arrière-plan de ma réflexion, il y avait le travail mené par Heinz Wismann et Pierre Judet de La Combe sur la différence entre langues de culture et langues de service, et sur l'impossibilité de séparer langue et contenus culturels, thèmes majeurs de leur ouvrage *L'Avenir des langues* (2004), mais également un ouvrage contemporain de Marcel Detienne *Les Grecs et nous*, (2005).

Mon essai exprimait un credo dans les vertus des langues et des cultures de l'Antiquité pour trouver une réponse aux problèmes d'identité, aux crises culturelles et aux tensions sociales qui commençaient à apparaître dans l'école de la République. À partir du moment où l'on ne dit plus que la Méditerranée est gréco-romaine mais plutôt une aire phénicienne-égyptienne-carthaginoise-gréco-romaine-punico-berbère, on peut refuser la fétichisation de telle culture ancrée dans un sol, en restant en mer, mobile, et en se contentant d'accoster et de faire escale pour ne pas territorialiser ; dès lors l'Antiquité peut retrouver sa plénitude, car qui pourrait réellement séparer les pièces du dialogue des cultures qui existait dans la Méditerranée antique ?

Cet essai a fait évoluer les programmes et les pratiques à partir de 2007, par des séminaires ministériels autour des langues anciennes, dans les ouvrages scolaires intégrant davantage les auteurs africains et

l'existence de Carthage, jusqu'au rapport *Les Humanités au cœur de l'école* remis au ministre Blanquer en 2018. L'avenir dira si la culture est plus forte que la volonté de faire dialoguer les cultures que beaucoup préfèrent opposer.

\*\*\*

Le parcours de trois adhésions que je viens de retracer, menant de l'essentialisme grec à la variabilité des cultures en Méditerranée via la *realpolitik* romaine, a été ponctué par deux moments qui m'ont permis de comprendre ce qu'était cette fonction de transmission qui caractérise le professeur : celui, en 1996, où je me suis retrouvé, nouvellement nommé au jury de l'agrégation de grammaire, assis à côté d'une professeure qui m'avait interrogé au même concours vingt ans plus tôt ; puis celui, en 2017, vingt ans plus tard, où l'une de mes meilleures élèves m'a succédé, sur mon poste, au lycée Louis Barthou. Alexandre Dumas connaissait cette temporalité : tout s'est passé dans ma carrière vingt ans après, dans la fluidité du « passage » dont parle Montaigne dans son autoportrait des *Essais* ; être de passage et en même temps passeur de savoir, c'est la belle condition de professeur qu'il faut restaurer, « si le Politique le veut bien », réponse que François Fillon, alors ministre de l'éducation nationale, m'avait faite après avoir lu mon essai sur la méditerranée plurielle et les langues anciennes.

\*\*\*

Je me tourne à présent vers vous, madame Michèle Palisses. L'Académie de Béarn a voulu que je vous succède au fauteuil 40 ; sachez que j'en suis très fier. Le journalisme et la poésie ont été les deux lieux principaux auxquels vous avez appliqué vos talents ; votre plume a été au service non seulement du *Courrier de l'Adour*, de *L'Éclair des Pyrénées* et de la *République des Pyrénées*, mais aussi de l'Agence France Presse et de magazines nationaux, par exemple *Arts et Spectacles*, sur des sujets tant économiques qu'artistiques, puisque, diplômée des Beaux-Arts de Paris, vous avez été amenée à diriger la communication de la Chambre de commerce de Pau jusqu'en 1995.

Or, il se trouve que c'est un lien qui nous rapproche à l'heure où je prends votre suite. En marge de ma participation à des laboratoires de recherche et à des colloques en Tunisie entre 2009 et 2016, parallèlement à mon enseignement principal en khâgne au lycée Louis Barthou, j'ai eu l'opportunité d'écrire pour des magazines dans ce pays : *Opinions*, dont j'étais conseiller de la rédaction et chroniqueur entre 2011 et 2012, puis *Alfikrya* en 2013 et *Tribune Plus* entre 2015 et 2016, en tant que chroniqueur mensuel sur des sujets liés à la culture et à l'histoire du pays, puisque je m'étais fixé une ligne pour mes articles : « conjuguer le passé au futur ». Cet exercice journalistique fut

extrêmement formateur.

N'oublions pas que de grands écrivains ont donné ses lettres de noblesse au journalisme et ont été ainsi ce que le critique Roland Barthes, enterré pas loin de Pau, dans le cimetière d'Urt, appelle des « écrivains-écrivants », catégorie dans laquelle, selon lui, on doit ranger les « écrivants » qui montrent un intérêt pour l'écriture autant que pour le sujet qu'ils traitent, à l'égal des « écrivains ». Barbey d'Aurevilly, Balzac, Zola, Maupassant, Victor Hugo, Joseph Kessel et tant d'autres furent tantôt « écrivains », romanciers, dramaturges et/ou poètes, tantôt « écrivants », journalistes, avec le duel au sommet entre Camus (Combat) et Sartre (La Cause du peuple et Libération). Journaliste et poète, Baudelaire le fut aussi, bien que l'on pense souvent que le poète serait voué à écrire dans sa tour d'ivoire, image bien fautive de la poésie qui ne s'applique qu'à des parnassiens ou à des symbolistes croyant en l'Art pour l'Art ou « ivres d'être parmi l'écume inconnue et les cieux », tel le Mallarmé de « Brise marine ».

Or, vous aussi, madame, vous avez tourné votre plume vers la poésie, à l'occasion de recueils assez récents, publiés à Pau à partir de 2019, là où, personnellement, j'ai préfacé des recueils poétiques en Tunisie et en Côte d'Ivoire, tout en approfondissant de manière théorique ce qu'est la poétique, entre poïétique et poéthique. J'ai découvert avec plaisir votre poésie où l'on sent par exemple l'influence de Jules Supervielle que nous apprécions tous les deux, celui de Débarcadères ouvert par l'arrivée au Brésil « avec toutes ses palmes », puis Marseille « sortie de la mer », mais il y aurait également Jules Laforgue. De vos trois recueils Mythomanies (2019), Humoresques (2020) et Autres contrées (2021), j'ai un penchant certain, d'esprit et de cœur, pour le premier, rempli de références à l'Antiquité qui m'est chère, avec des poèmes évoquant Léda, Psyché,

Médée ou les Danaïdes ; mais il y a deux poèmes qui ressortent, liés à la rive sud de la Méditerranée vers laquelle je me suis tourné dans les conditions que vous savez à présent : c'est tout d'abord « Leptis Magna », cette ville de Libye aujourd'hui livrée à la barbarie, et « Delenda est Carthago », où vous dialoguez avec Augustin de Thagaste, de Carthage et d'Hippone. Quant au dernier recueil, Autres contrées, il ouvre une perspective à mon discours qui touche à sa fin : l'Ailleurs !

\*\*\*

Je me dois en effet de vous dire clairement pour terminer quel cap ma

plume et ma réflexion prendront. Je suis Béarnais d'adoption, par les trente années que j'ai vécues au pied du vignoble de Jurançon, avec le géant de pierre, le Pic du Midi d'Ossau, que j'ai escaladé dans ma jeunesse, en ligne de mire lorsque je rentre chez moi depuis Pau sur la route de Gan, et par les trente années que j'ai mises au service du lycée Louis Barthou avec l'ambition de voir les khâgneux dont j'avais la responsabilité en tant que coordonnateur de la filière littéraire intégrer les Écoles Normales Supérieures, objectif réalisé de nombreuses fois entre 2004 et 2017. Mais, si je progresse en béarnité comme on progresse en sagesse selon le stoïcien Sénèque, j'assume d'être également un cosmocitoyen – ce qui ne veut pas dire mondialiste –, « un citoyen du monde » comme se désignait Michel de Montaigne, cette figure tutélaire pour les Bordelais dont je suis, de naissance et d'études, mais pas de carrière puisque j'ai décliné l'invitation qui m'était faite de rejoindre la khâgne du lycée Montaigne à Bordeaux, voulant continuer à remplir ma mission au lycée Louis Barthou jusqu'à l'heure de ma retraite. C'est cette ouverture à l'Ailleurs qui a fait que j'ai été accueilli par le laboratoire Babel de l'université de Toulon tourné vers les questions méditerranéennes, ou par l'université de Gand en Belgique dans un projet Literature.green, ainsi que par d'autres unités de recherches en Tunisie et en Côte d'Ivoire, alors qu'il eût été plus naturel que, professeur de l'enseignement supérieur à Pau depuis trente ans, je fusse accueilli par le C.R.P.H.L. de l'université de Pau.

Mon parcours que vous avez tout d'abord dessiné, cher Marc Bélit, puis que j'ai commenté, dit de la façon la plus claire combien je suis convaincu que le passage par l'Autre et l'Ailleurs permet de mieux

revenir à soi et de commencer à savoir qui l'on est, ce que l'Odyssée d'Homère apporte d'ailleurs comme réponse au choc destructeur que se livrent les deux identités identitaires de l'Iliade, les Grecs et les Troyens : Ulysse, qui avait une identité et un kléos « une réputation » à défendre en partant à Troie, qui mit un terme à la guerre par sa médis « sa ruse », devient outis « personne » lors de son retour de Troie, avant de retrouver Pénélope, son trône et son peuple, fort des expériences dont il est sorti vivant après avoir traversé un monde échappant au rationnel ; il faudrait ajouter Henri Michaux et Claude Lévi-Strauss pour approfondir cette évidence que la connaissance du monde éclaire et parfois illumine la connaissance de soi. Je crois qu'il faut s'efforcer de toujours mettre en relation les territoires et les terroirs, en l'occurrence le Béarn avec la France et le monde, dans l'esprit

humaniste et universaliste d'un Montaigne attaché à sa terre et ouvert à toutes les cultures, qui est aussi celui des Rencontres littéraires paloises annuelles « Les Idées mènent le Monde » auxquelles j'ai déjà participé.

\*\*\*

Or, au-delà de Louis Barthou dont j'ai essayé de montrer, dans l'ouvrage dirigé par Jean-François Saget sur les « aspects méconnus » du personnage, qu'il était « un homme de lettres oublié », et pas seulement un homme politique maîtrisant la rhétorique, il y a Joseph Peyré ! Oublié des programmes scolaires et universitaires, absent du canon des auteurs à étudier pour les concours, dans une époque qui fut si dense en mouvements de pensée et si riche en écrivains de talent, Joseph Peyré m'est sympathique parce que, natif d'Aydie, il a fait ce voyage vers l'Autre et l'Ailleurs : l'Afrique et l'Espagne ont nourri et irrigué, non seulement son œuvre, mais aussi son identité, sans jamais la dissoudre, mais bien au contraire en l'enrichissant.

Nous avons un combat à mener contre ceux qui s'approprient par idéologie sectaire à faire disparaître une tradition entière à laquelle nous tenons, venue de l'Antiquité, au prétexte que la colonisation de l'Afrique et la tauromachie espagnole par exemple, qui sont au cœur de l'œuvre de Joseph Peyré et d'autres auteurs parmi ses contemporains, sont condamnables ; vous pressentiez ce mal qu'est la cancel culture dans votre propre discours de 2015, cher Marc Bélit, en répondant à Pierre Peyré.

L'œuvre de Joseph Peyré est plus menacée que jamais par ceux qui, aveuglés par les nouvelles idéologies, sont atteints de cécité intellectuelle ; les effets sont pires encore que la simple propension de nos sociétés postérieures à mai 68 (année du décès de Joseph Peyré) à la « démystification » dans laquelle Jean-Louis Curtis voyait la cause du relatif oubli dont est victime Joseph Peyré. C'est le rôle de l'Académie de Béarn d'être le gardien ultime du soldat Peyré et de son Escadron blanc, car il y a une certitude : ses œuvres sont marquées par une écriture.

\*\*\*

Bref – même si je n'ai pas été court ! –, servir l'Académie de Béarn et porter haut les valeurs d'un humanisme initié par Marguerite de

Navarre dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, auteure de cet Heptaméron que j'ai maintes fois étudié dans mon cours de littérature française sans savoir que je porterais un jour, comme récompense en quelque sorte, la marguerite qui la représente, tel est le nouveau chemin que vous m'ouvrez aujourd'hui en m'accueillant parmi vous et qu'il me reste à présent à honorer, à la veille des célébrations qui marqueront le premier centenaire – je puis le dire ainsi à présent – de « notre » belle académie.

P.V.